

Charles, baron que le peuple au Breuxpley,
Les Parisiens, & étant au ark, tout à l'entour

au jour assigné, il monta dessus et echa a pied et
vrayant tout le monde attendit et sollicita les esprits à
l'édiction par une longue et flatteuse harangue:

Il commença par les louanges de la ville de Paris,
exalta sa grandeur, sa puissance, sa richesse, dit qu'elle étoit
le centre des lettres, l'appui des peuples et des princes, la
capitale non seulement de la France mais de tout l'univers,
porta en corse ple, haut qu'elle étoit la conservatrice de la
liberté et qu'on si elle commença bien serforce, elle
seroit invincible, inépuisable, capable de donner la
loi à tout le monde et de ne la recevoir d'espérance.
En après, il congratula aux Parisiens, de ce qu'ils
témoignaient tant de zèle et d'affection pour le bien
public et le remercia du soin qu'ils avoient pris
de sa déliesance, les nommant des sauveurs et des
bienfaiteurs. Puis il representa bien au long les misères
et les indignités de sa prison; comme il avoit été
chargé de fers, traîné de cachot en cachot, comme
durant plusieurs mois il n'avoit vu homme vivant
que le bourreau, qu'on lui envoyoit à chaque propos
pour le menacer de la mort. (ce la étoit vrai, non pas
qu'il eût été enchaîné.) Là dessus il leur fit entendre
qu'il avoit souffert tout ce rigoureux et inhumain
traitement, pour avoir voulu empêcher ceux qu'on
leur vouloit faire et en haïne de ce que, seul de tout
les princes français, il étoit roidi contre les cruelles
exactions et la mauvais administration du roi Jean
et de son conseil. A ce sujet il rappoita les disorres,
l'ostes d'impôts, que la nécessité du temps, avoient mis,
sur la rupture du commerce, l'altération des monnaies
et les calamités du peuple, assailli par dehors et
d'échires par dedans. Ensuite de cela, il dit comment
populairement du gouvernement de l'état, jusqu'à
quel point devoit aller et la misère du peuple et
le pouvoir du prince, montra comme auparavant
Philippe le Bel, il ne s'étoit levé aucuns taillies, les
rois se contentant de leurs domaines et des présents
qu'on leur faisoit; qu'après, pour la nécessité de
affaires, les peuples, ayant octroyé de leur bon gré
quelques levées de deniers, le roi Jean et son fils

3
1
voulaiement consentir ces contributions volontaires,
en des tributs, serviles; et pour cet effet, ne
faisaient plus passer ces sommes par les mains des
gens de bien élus d'entre le peuple, mais par les
griffes de ceux de leur conseil qui s'enrichissaient
de la nécessité publique et faisaient plus reude
querre aux français, avec leurs huissiers et sergents
que les ennemis mêmes, qui ne pillotent que les
frontières, et, au pis aller, n'exigeaient qu'une
seule rançon de ceux qu'ils prisonnaient; là où
chaque jour il en falloit prager de nouvelle,
et insupportable, à ces violents et tyranniques
bourreaux, non contents de saisir tout, les biens,
meubles et immeubles, s'ils ne s'en prenaient aussi
aux corps; qu'on voyoit toutes les prisons, pleines
de pauvres gens qui étoient esclaves, au milieu
de la France par l'iniquité de leurs propres
conspirateurs; que les pitoyables, cris des enfantes
et des femmes, rendus, par ce moyen orphelins et
veuves, (ce qui étoit étrange durant la vie de leurs
pères et maris) montaient jusqu'au ciel et même
frondaient les cœurs des nations les plus éloignées.
Il n'oublia sur une si ample matière aucun
mouvement de pitié, de haïne, ni d'indignation.
L'emperta même à tacher de proposer injurieux
contre le roi, franchit la parole de dire que tout ce
malheur, arrivaient à la France parce que la
couronne étoit tombée à des gens à qui elle étoit
point due; que ce n'étoit pas de mauvaise si-
deur qui la possédait, et Edouard (Edouard lui
voulut d'après grand mal de ce discours) qui la
contenait, semblaient disputer à qui seroit pis
aux pauvres, français, ne que l'étoit l'ordinaire
des parteurs étrangers, d'écouter le troupeau
d'autrui. En un mot qu'il y avoit plus de droit
qu'eux tous; mais pourtant que pour s'augmenter
ces maux extrêmes par une nouvelle et saignante
guerre, il quitta ces prétentions et donna des
intérets au bien de sa patrie, et finalement il les
exhorta de conserver la réputation de leur ville,
l'autorité qu'ils s'étoient acquise et la liberté de la
France par l'opposer à la servitude qui les alloit
accabler, et de faire un puissant effort avant qu'elle

Auctore
Roberto Hud - Technologie universelle
Parce Tous les sciences,
sur la musique et sur les nombres,
avec figures, Editions très vieille. phénix,
Vol. Grand-D etavo.

Wes d'un type moyen age.

Viellard morte foud son système de nombres et de
musique, qui, un jour de bataille vient en aide à de
chevaliers, soldats, qui d'abord se moquent de ses discours
en apparence extravagants, et qui leur fait des
fortifications, et des retranchements, d'après son système
harmonique de propugnaculis: il prévoit aussi
l'avenir par le moyen de la sphère algébrique de
Olme et d'Apulée. Quid quid vis scire, numeribus
fid redactum. In ipsa morte sit imago vite. 1700
L^e ..

se fut affirmée, qu'il aimé leur vertu serait
honorée de toute la terre, qu'ils obligés aient la
France qui n'avait esperance qu'en eux, d'elle
cousidés comme ses libérateurs, et la posterité
de célébrer leur glorieuse mémoire, s'ils exterminé
naient une fois, comme il leur étoit bien aisé ce
monstre d'orant de male-tôte (male-tôte)
En qui il s'offroit d'eux servir de guide et de chef
ou s'ils l'aimaient mieux de compaignon, —
protéger qu'il n'épargnerait ni ses amis, ni le
royaume que Dieu lui avait donné, ni sa propre
personne pour les assister en une si nécessaire,
si juste, si pieuse entreprise, s'obligea par un
serment solennel de courir même fortune qu'eux, elle,
après pour conclusion, que sa langue et son épée
"captivité soufferte pour leur défense n'avait fait
"que lui augmenter le courage et lui redoubler
"l'espoir de mourir pour leur service."

Les barons, charmés par cette éloquence permirent
à leur tour les uns de se joindre à l'autre, les autres
de regret, au récit des injures qu'il conta avoir souffertes,
et tous frappant des mains, en signe d'approbation
de sa cécité sous sa protection et lui jurant qu'ils
ils ne voulaient rien faire que par son conseil et par ses
ordres, après cela Etienne Marcel présida
marchand et ses autres, supplis entre autres de se joindre
à son qui de sa propre volonté s'étoit engagé près du
Dauphin et étoit alors chef de son conseil, vint alors,
ce dernier et se força à donner tout en un aux Navarrais
Monsieur, lui dit le prévôt, contentez le d'amitié
il le fait ainsi. En conséquence de ceux qui avoient été
supplis, à Rouen furent dépouillés de jobs et livrés
à leurs parents pour être inhumés en terre sainte,
comme aussi leurs biens, qui avoient été confisqués
redus à leurs héritiers, le mauvais obtint en outre
des lettres d'abolition pour tout ce qu'on pourroit lui
imputer. Mais quant aux réparations d'argent qu'il
la restitution du pays que les Navarrais tenaient
auparavant en vassalage, ces amir, point furent
trouvés, en longueur et seulement promis. Le roi de
Navarre alla à Rouen, depuis et lui-même et fit
entendre les copies des quatre supplis, et dans leur
raison pénétra qu'il fit devant le peuple eut différents

2
de les appeler martyrs. Les gouverneurs, des places,
quelque commandement que le dauphin et les autres,
laisseraient tout de bon ou parfaite réponse
qu'ils ne les rendraient qu'au roi, et se moquaient du
Navarrais, vu que naguère le sieur de Renval
envoyé avec des troupes par le dauphin avait battu
sergent, en une mémorable rencontre, où il en étoit
demuré cinq cents, restés la place parmi lesquels
se trouva G. Coffroy de Harcourt qui faisoit seul
plus de la moitié de ses forces, d'été terminé cavalier
et brave capitaine, non pas toutefois vaillant.
Le me donnerai bien de garde d'honorer un traître
d'une si glorieuse qualité, ni de peuser que la vraie
vertu se loge dans un courage d'loyal. Sur les
refus que firent les gouverneurs, le Navarrais éleva
plaintes jusqu'au ciel, implora l'aide des bons Français
fait orier les ainsins, mutine les villes, et toutes ces
voies lui semblant trop longues pour recouvrer le
royaume, il attente par provision sur la personne
du dauphin par le moyen d'un des gentils hommes
servants qui lui saupoudra ses viands, de quelque
drogue punente. L'effet en fut pourtant pas
indéfini; mais au reste si violent qu'il lui fit
tomber le poil et les ongles, et le rendit aussi sec et
aussi décoloré que leur squette. L'empereur Charles
son oncle lui envoya un médecin allemand qui le
remet au convalescence, lui ayant fait un cautère
au bras pour écoulér le poison; mais il l'avertit que
lorsqu'il ne se sentirait plus, il n'avait qu'à se
préparer à la mort.